

Supplément au SOP n° 320, juillet-août 2007

L'ECCLÉSIOLOGIE EUCHARISTIQUE COMME MOTEUR DE LA MISSION DANS LE MONDE DU XXI^e SIÈCLE

Communication de Michel STAVROU,
professeur de théologie dogmatique
à l'Institut de théologie orthodoxe de Paris
(Institut Saint-Serge),
présentée au 1^{er} symposium international
de théologie dogmatique orthodoxe

(Arad, Roumanie, 6-8 juin 2007)

**Service orthodoxe
de presse et d'information**
14, rue Victor-Hugo
92400 COURBEVOIE
Tél. 01 43 33 52 48
Fax 01 43 33 86 72

*Abonnements :
Voir en dernière page*

Le SOP informe ses lecteurs sur la vie de l'Église orthodoxe en France et dans le monde, et fournit une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimées dans son bulletin. L'ensemble des textes qu'il publie peuvent être cités avec l'indication de la source : SOP. Par contre, aucun texte ne peut être reproduit, de quelque manière que ce soit, sans l'accord explicite de la rédaction. Placé sous les auspices de l'Assemblée des évêques orthodoxes de France, ce service est assuré par la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

Document 320.C

L'ECCLÉSIOLOGIE EUCHARISTIQUE COMME MOTEUR DE LA MISSION DANS LE MONDE DU XXI^e SIÈCLE

LA VOCATION MISSIONNAIRE DE L'ÉGLISE

On le sait, l'Église orthodoxe a hérité de l'Église ancienne une sensibilité éminemment liturgique et elle place au centre même de son existence la célébration liturgique. Sans liturgie, il n'y aurait pas d'Église. Pour autant l'impératif de la mission n'a jamais été négligé par l'Orient chrétien car la mission fait partie de la vocation même de l'Église. L'Église n'est pas seulement la convocation du peuple de Dieu mais elle est aussi sa *dispersion* dans le monde pour ecclésialiser celui-ci.

Il serait absurde d'opposer les deux mouvements de la vie de l'Église, convocation et dispersion, qui sont comme la systole et la diastole, les deux phases successives du fonctionnement normal du cœur humain. La métaphore cardiaque, déjà employée par Cyrille d'Alexandrie, est opportune à propos de l'Église que l'on peut considérer comme le cœur du monde dans le plan de Dieu.

Une ecclésiologie expérientielle

Cependant, pour que la mission ecclésiale soit assurée dans les meilleures conditions, l'organisation de celle-ci doit être conforme à la nature même de l'Église, l'Église n'étant pas une société quelconque. La manière même dont la mission est conçue et mise en œuvre doit être en pleine adéquation avec la vision profonde que l'Église a d'elle-même. Or, la vigueur de l'ecclésiologie orthodoxe réside dans sa nature expérientielle et non simplement conceptuelle. Elle s'enracine depuis les temps de l'Église apostolique dans la Liturgie et la synodalité épiscopale. Elle a été particulièrement bien approfondie dans son fondement néotestamentaire et apostolique au XX^e siècle par le père Nicolas Afanassieff (*L'Église du Saint-Esprit*, Cerf, 1975), puis complétée notamment par le métropolite Jean de Pergame (Zizioulas) et par d'autres. Les trois récentes Conférences panorthodoxes préconciliaires ont réaffirmé ses principes¹, de même que le *Document de Munich* rédigé en 1982 par la Commission mixte internationale de dialogue théologique catholique-orthodoxe². Il s'agit de l'ecclésiologie dite « eucharistique » ou de « *koinônia* ».

¹ Celles-ci se sont tenues en 1976, 1982 et 1986 avec des représentants de toutes les Églises orthodoxes [Voir les rapports et les décisions de ces Conférences dans les *Suppléments* au SOP 13.A (1976, 73 p.), 71.A (1982, 33 p.) et 113.A (1986, 48 p.).]

² [Voir le texte de ce Document dans *Supplément* au SOP 71.B (1982), p. 3 à 12.]

La mission est inhérente à la nature de l'Église

Selon cette vision, héritée de l'Église ancienne, l'Église pourrait être concrètement définie comme la communauté qui en un lieu se rassemble, sous la présidence de l'évêque ou de son représentant, pour célébrer l'Eucharistie, avec tout ce que cela présuppose – notamment l'orthodoxie de la foi – et tout ce qui en découle³. Une véritable identité relie, en effet, la participation au repas eucharistique et l'intégration au corps ecclésial unique. Si l'on adhère à cette ecclésiologie, la mission n'apparaît plus comme une simple prescription morale donnée par le Sauveur à ses disciples, comme si l'Église existait d'abord par elle-même avant de partir en mission ; elle est inhérente à la nature de l'Église.

Il est frappant de constater que l'apparition du Ressuscité à ses disciples réunis lors de ce qu'on appelle la Pentecôte johannique (Jn 20, 19-23) signifie pour les Disciples à la fois la réception de l'Esprit Saint et leur envoi en mission. De même, la fin de la Liturgie eucharistique, lorsque la communauté des fidèles a rencontré le Ressuscité et reçu la lumière de l'Esprit Saint, prend la forme d'un envoi en mission : « – Sortons en paix. – Au nom du Seigneur. » C'est donc que « sortir au nom du Seigneur » fait partie intégrante de la Liturgie eucharistique, appelée à se prolonger en nourrissant chaque instant de notre vie dans le monde.

Le Christ n'est pas accompli au plan humain tant que tous les hommes ne sont pas incorporés en lui

Comme le souligne saint Grégoire de Nysse de façon étonnante, le Christ n'est pas accompli au plan humain tant que tous les hommes ne sont pas incorporés en Lui. Non seulement l'Esprit Saint a formé le Christ lors de l'Incarnation mais, agissant toujours dans l'Histoire, Il fait croître encore son corps et le rassemble *en tant qu'Église*. L'Église, corps du Christ, est donc, à travers la mission, une réalité dynamique en cours de réalisation jusqu'au dernier jour, comme en témoignent les images bibliques de l'Église Peuple de Dieu en marche vers le Royaume, de l'Église "Cité sainte" qui s'édifie sur la pierre d'angle qu'est le Christ et qui s'organise pour l'avènement du Royaume de Dieu (Ep 2,22 ; 1 Co 3,16), de même que l'image de l'Église Épouse, qui se prépare au face à face, à l'union nuptiale avec le Christ Époux.

La mission, une tâche personnelle et communautaire : « ecclésialiser la vie »

Il résulte évidemment de cette ecclésiologie que *tous* les membres du corps ecclésial et non simplement les clercs se sentent concernés par la mission puisque tous, à l'issue de chaque Eucharistie, sont renvoyés dans le monde pour y vivre la « Liturgie après la Liturgie » dans le témoignage quotidien et le « Sacrement du frère »,

³ Cette dernière précision est d'importance. On ne saurait, en effet, réduire l'Eucharistie à un rite liturgique : une Église locale célébrerait l'Eucharistie sans se soucier de la foi qu'elle confesse ni vérifier qu'elle se trouve en communion avec les Églises sœurs. C'est le reproche qui a été fait à la vision encore sommaire de N. Afanassieff. Il faut préciser ici que la foi et même la doctrine de l'Église ne sont pas des données extrinsèques de l'Eucharistie. Une célébration ecclésiologiquement légitime de l'Eucharistie présuppose une confession orthodoxe de la foi : « Notre pensée est conforme à l'Eucharistie, et l'Eucharistie confirme notre pensée. » (IRÉNÉE DE LYON, *Adversus Haereses*, IX, 18, 15).

c'est-à-dire la sollicitude envers le prochain. Cela permet de comprendre que fondamentalement la mission n'est pas une affaire de spécialistes (même si certains sont formés et affectés spécialement à des missions dans les pays non chrétiens) mais une tâche *communautaire*.

Chaque chrétien, enraciné dans une communauté eucharistique donnée, est envoyé par ses frères pour témoigner dans le monde de cette vie en Christ qu'il a reçue et partagée. « Ecclésialiser la vie », tel était le mot d'ordre des étudiants russes fondateurs de l'ACER [*Action chrétienne des étudiants russes*] dans les années 1930 en Occident pour souligner que, contrairement au schéma que nous propose implicitement la société sécularisée, aucune dimension de nos vies ne doit échapper à la christification qui découle de notre participation commune au banquet eucharistique. Nicolas Berdiaev, évoquant le travail secret de l'Esprit notait en ce sens : « L'ecclésialisation de la vie est un processus invisible [par lequel] [...] le Royaume de Dieu arrive imperceptiblement dans les profondeurs des cœurs humains.⁴ »

Dans un contexte d'extrême concurrence entre les propositions spirituelles en tout genre

Le XIX^e siècle a été le siècle des nationalismes, le XX^e siècle, celui des grandes idéologies. L'Église orthodoxe a été profondément affectée dans sa vie et son organisation par chacune de ces époques. Elle sort peu à peu d'une période de 70 ans de régime soviétique. Depuis longtemps, tout laisse penser que le XXI^e siècle sera marqué par un retour du religieux mais d'un religieux à multiples facettes, diffus, ambigu et individualisé, sur le fond d'une sécularisation grandissante, marquée par le recul des chrétientés sociologiques.

Dans ce contexte d'extrême concurrence entre les propositions spirituelles en tous genres faites aux hommes en recherche, où l'islam, les religions orientales et les sectes sauront tenir leur place, l'Église orthodoxe, parmi les autres Traditions chrétiennes, devra propager son message de vie, de vérité et de salut, en se montrant attentive à deux exigences de la mission : 1° être attentif aux signes des temps, 2° mener la mission en bon ordre et de façon concertée entre les Églises locales. Voyons successivement ces deux points et en quoi l'ecclésiologie eucharistique peut s'avérer précieuse pour leur mise en œuvre.

ÊTRE ATTENTIF AUX SIGNES DES TEMPS

Le monde d'aujourd'hui n'a plus grand chose à voir avec la période fondatrice qui a vu s'épanouir en Europe la civilisation chrétienne. Il apparaît marqué par des crises de croissance sans précédent historique, dont les trois principales sont une sécularisation croissante, le phénomène de la mondialisation et enfin la crise écologique. Ce sont de véritables défis posés à l'humanité à la résolution desquels l'Orthodoxie est appelée à apporter des réponses si elle ne veut pas se retrouver sur le bord du chemin.

⁴ N. BERDIAEV, « Les discordes dans l'Église et la liberté de conscience », *Pout'*, n° 5, oct.-nov. 1926, p. 52 [en russe], cité dans A. ARJAKOVSKY, *La génération des penseurs religieux de l'émigration russe*, Kiev-Paris, 2002, p. 106.

Plongés dans la sécularisation

Pour ce qui est de la sécularisation, nous sommes déjà plongés, tout au moins en Occident, dans l'ère de la post-modernité qui se définit par une attitude générale de désengagement et de désintérêt par rapport aux options idéologiques et religieuses.

L'Église peut rebondir face à ce défi de nos sociétés en s'adressant aux personnes concrètes à travers une « réception » critique de la culture ambiante. À toutes époques et en tous lieux, pour relever le défi de la mission, l'Église a dû engager une véritable ecclésiologie de la culture, qui se fait idéalement à travers un double processus de discernement et d'inculturation de l'Évangile.

Le défi de la mondialisation

Quant au défi de la mondialisation, il pose des questions que partage déjà l'ecclésiologie orthodoxe : comment réaliser l'unité universelle tout en respectant la diversité locale des communautés ? Comment permettre aux spécificités, non pas simplement d'exister et d'être tolérées mais d'être profitables à toute l'humanité ?

Il est clair que l'Église orthodoxe, riche d'une expérience de plusieurs siècles, peut apporter des éclairages positifs à ces questions dans la mesure où l'ecclésiologie eucharistique souligne la tension-complémentarité qui existe entre primauté et conciliarité dans la communion des Églises locales, et cela à l'image de l'uni-diversité du Dieu trinitaire. Il suffit de se référer au 34^e canon apostolique sur le *prôtos* qu'il faut respecter dans la communion des évêques.

Dans cette approche, la diversité ne s'oppose pas à l'unité mais est même constitutive de celle-ci. Cela peut aider les chrétiens et à travers eux leurs concitoyens à concevoir que l'enracinement dans une région ou une nation ne s'oppose pas à une conscience universelle mais au contraire peut fonder celle-ci concrètement, dans le respect des identités locales.

La crise écologique

Enfin, dans la crise écologique que traverse durablement le monde d'aujourd'hui, l'Église devrait pouvoir apporter des réponses à travers la vie même de ses communautés, dans la mesure où elle a conscience de sa vocation qui est de rassembler toute la création pour l'offrir à Dieu en Christ par la grâce de l'Esprit, et de hâter ainsi la venue du Royaume de Dieu sur terre, puisque telle est la dimension cosmologique de l'ecclésiologie eucharistique.

« L'Église, axe de l'histoire et cœur du monde »

De même que le Christ s'est offert en oblation, l'Église qui est son Corps existe non pas pour elle-même – nous ne devons jamais l'oublier et nous l'oublions souvent – mais pour le monde que Dieu a créé par pure bonté, et qu'il destine à une communion plénière avec Lui, au Banquet des derniers jours. C'est pourquoi le patriarche

Athénagoras soulignait que « l'Église notre Mère est [...] l'axe de l'histoire et le cœur du monde⁵ ».

L'Eucharistie est impensable sans le monde qui se trouve porté dans notre prière communautaire offerte à Dieu. Même si elle est toujours célébrée en un lieu donné, limité, l'Eucharistie est offerte pour le monde entier : « Ce qui est à Toi, et qui vient de Toi, nous te l'offrons pour tout et en tout (*kata panta kai dia panta*). »

Le monde comme matériau d'une Eucharistie universelle

Dans le repas eucharistique se renouvelle la relation entre la création et son Créateur. L'homme, en Christ, réfère au Créateur le monde entier, et en particulier sa propre existence, pour recevoir la vie de Dieu. Le monde apparaît comme le matériau d'une Eucharistie universelle, l'homme étant le « prêtre » de ce sacrement cosmique, comme le soulignait Justin le Philosophe⁶. Il s'agit désormais pour les chrétiens de répondre au gémissement de la création dans les douleurs de l'enfantement (Rm 8,22), en communiquant à celle-ci, dans l'Esprit Saint, la puissance de la Résurrection.

Le retour des chrétiens à une vision de l'Église centrée sur l'Eucharistie pourrait développer un ethos eucharistique, qui implique le repentir et l'ascèse, et favoriser chez les chrétiens comme chez leurs concitoyens une attitude de véritable respect envers la création, empêchant la terre de devenir une poubelle et un espace invivable tant pour les hommes du fait des canicules et des inondations répétées, que pour les multiples espèces vivantes qui chaque jour disparaissent.

TRAVAILLER DANS LA CONCERTATION ENTRE LES ÉGLISES LOCALES

La question du bon ordre dans l'annonce de l'Évangile n'est pas nouvelle. Dans le passé on trouve beaucoup d'exemples historiques de concurrences stériles entre les Églises, comme les missions menées en Europe orientale par les Grecs et les Latins au IX^e siècle. Le fait que les chrétiens soient encore divisés aujourd'hui affaiblit très certainement la force de notre témoignage. Pour résoudre la séparation entre orthodoxes et catholiques romains, il est certain que l'ecclésiologie eucharistique peut jouer un rôle décisif.

L'exercice réel d'une conciliarité entre les Églises autocéphales

Cependant, dans un monde dont la taille se rétrécit sans cesse, un obstacle de plus en plus évident dans l'exercice de la mission orthodoxe est l'absence regrettable de coopération entre les différentes Églises autocéphales, tout particulièrement dans l'espace de la diaspora. La mission apparaît affaiblie par le scandale que représentent les divisions entre les juridictions des différentes Églises autocéphales.

⁵ Cité in O. CLÉMENT, *Dialogues avec le patriarche Athénagoras*, Fayard, 1969, p. 161.

⁶ *Apologie* 1, 43, 3 et 8.

Cela pose la question, cruciale pour le rayonnement du christianisme dans le monde, de l'exercice réel d'une conciliarité entre les Églises autocéphales⁷. Depuis le XIX^e siècle, la notion d'autocéphalie, légitimée par la Tradition antique et byzantine, s'est peu à peu confondue dans les esprits avec celle d'« Église nationale », une notion qui a contribué sans doute à une sanctification des pays traditionnellement orthodoxes⁸, mais qui peut susciter le phylétisme et l'oubli de la nature fondamentalement eucharistique-catholique de l'Église.

Autocéphalisme et logique concurrentielle

Non seulement la communion entre les Églises autocéphales est aujourd'hui trop peu manifestée et valorisée⁹, comme le montrent de nombreuses situations conflictuelles entre Églises, mais l'antagonisme entre elles avec recours aux tribunaux civils¹⁰ et même la suspension partielle de *communio in sacris* caractérisent trop souvent, de nos jours, leurs relations.

On constate aussi des dérives inquiétantes. Ainsi, par exemple, dans leurs chartes statutaires récentes, l'Église de Chypre et l'Église de Russie considèrent comme leurs membres non seulement les fidèles situés sur leur territoire canonique mais d'autres qui se trouvent *en dehors même* de celui-ci et qui sont « élus » sur des critères ethniques ou de choix individuel¹¹. Dans les deux cas, on ignore les Églises sœurs sur le territoire desquelles peuvent se trouver ces ressortissants à l'étranger.

Contre tous les principes élémentaires de l'ecclésiologie eucharistique, en particulier le caractère territorial et non ethnique des Églises particulières, l'autocéphalie glisse vers l'autocéphalisme qui confond la catholicité véritable avec l'autosuffisance. Dans cette perspective, une logique concurrentielle s'instaure entre les Églises sœurs orthodoxes¹². La mission devient une tâche anarchique et incohérente.

⁷ Certes, la proclamation aux XIX^e-XX^e siècles de l'autocéphalie des grandes Églises territoriales, dans la communion de l'Église orthodoxe, a permis de sauvegarder l'unité de l'Orthodoxie, mise à l'épreuve par des facteurs extra-ecclésiaux, et a aidé à une meilleure prise de conscience de la synodalité au niveau territorial. Mais cette synodalité doit fonctionner également au niveau panorthodoxe.

⁸ L'Église peut en effet bénir la nation, protéger et féconder sa culture, appeler même à la défendre, considérant toute guerre défensive ou libératrice comme un moindre mal (saint Serge a béni saint Dimitri avant la bataille de Koulikovo (1380) ; plusieurs prélats grecs ont béni au XIX^e siècle les insurrections nationales en Grèce et en Chypre, etc.), mais l'Église doit aussi malgré tout préserver sa conscience eschatologique et catholique.

⁹ Cela peut expliquer que les orthodoxes de la « Diaspora », qui vivent au quotidien une conciliarité interjuridictionnelle, aient été les plus prompts à réagir face au schisme douloureux qui sépara quelques temps Moscou et Constantinople à l'occasion de la crise estonienne.

¹⁰ Comme en témoignent les recours devant les tribunaux civils pour résoudre des litiges entre Églises. Par exemple : affaire de l'Église d'Estonie, Église de Moldavie ex-soviétique, minorité roumaine en Serbie, affaires de la paroisse de Budapest et de la paroisse de Biarritz entre Moscou et Constantinople, etc.

¹¹ L'Église de Chypre considère comme ses fidèles « tous ceux qui, d'origine chypriote, résident à ce jour à l'étranger » (cf. Charte statutaire de l'Église de Chypre, 1980, Art. 2, in G. PAPATHOMAS, *L'Église autocéphale de Chypre dans l'Europe unie*, Thessalonique, éd. Epektasis, 1998, p. 229), tandis que l'Église de Russie étend sa juridiction sur « les fidèles orthodoxes qui y entrent *délibérément* », tout en « demeurant dans d'autres pays [*que ceux de son territoire canonique*] » (cf. Charte statutaire de l'Église de Russie, 2000, art. I, § 3).

¹² Devenue nationale dans la plupart de ses occurrences modernes, l'Église autocéphale se trouve souvent entraînée à exercer sa juridiction sur le territoire d'une autre Église autocéphale sous le prétexte de la présence de

La dimension catholique de l'autocéphalie

Pour résoudre le problème de l'autocéphalisme, vision selon laquelle chaque Église autocéphale pourrait se suffire à elle-même, il est indispensable de prôner une ecclésiologie eucharistique conséquente. En effet, l'Eucharistie célébrée dans chaque Église est offerte pour *toutes* les Églises et pour le monde entier, donc chaque Église autocéphale se trouve appelée à manifester dans sa vie et ses actes son unité périchorétique avec ses Églises sœurs¹³. Il est urgent de redécouvrir comme il sied la dimension catholique de l'autocéphalie en développant des instances interorthodoxes qui réfléchissent à l'organisation de la mission de manière concertée.

« Sans un ministère de coordination la conciliarité est impossible »

D'autre part, il conviendrait de valoriser les occasions de concertation panorthodoxe autour du patriarcat de Constantinople. Malgré les réserves exprimées par plusieurs Églises autocéphales¹⁴, le patriarcat œcuménique est appelé, de par la tradition canonique de l'Église d'Orient, à exercer une sollicitude universelle, c'est-à-dire à prendre dans l'orthodoxie mondiale des initiatives allant dans le sens de la conciliarité et de la coopération interecclésiales, tout en respectant l'esprit du 34^e canon apostolique.

Comme le rappelait le père Jean Meyendorff il y a presque 30 ans, sans un « ministère de coordination » assuré par le premier des patriarches, « la conciliarité est impossible »¹⁵. Il serait souhaitable qu'un exercice plus actif de cette primauté reconnue au Patriarcat œcuménique soit vu non pas comme une entrave mais comme un stimulant apte à favoriser la conciliarité.

ressortissants de son aire nationale d'influence, dont elle entend défendre les droits, d'où en particulier le problème inextricable des diasporas orthodoxes entremêlées sur des territoires identiques.

¹³ Ainsi les Églises autocéphales pourraient retrouver entre elles non seulement la conscience de leur complémentarité mais un besoin grandissant de se rencontrer et de se concerter pour apporter ensemble les réponses aux grandes questions que posent la modernité.

¹⁴ L'Église de Russie, à travers le patriarche Pimène, a fait par exemple savoir : « We do not consider that the throne of the Patriarchate of Constantinople is an indispensable mediator between autocephalous Orthodox Churches in their needs » (Lettre au patriarche Athénagoras n° 1505 du 11 août 1970, cf. *St Vladimir's Theological Quarterly*, n° 15, 1971, p. 77). Malheureusement, bien des orthodoxes considèrent, selon un esprit autocéphaliste, que le statut du patriarche œcuménique devrait se réduire à une primauté purement honorifique, qui selon eux le limiterait à présider quelques réunions purement consultatives ou de belles liturgies pontificales. Ils agitent le spectre du "papisme" dès que le patriarche prend une initiative pour tenter de régler tel ou tel différend. Il existe en effet de mauvaises interprétations des canons 9 et 17 de Chalcédoine qui leur ôtent toute efficacité. Ainsi l'herméneutique « autocéphaliste » du canoniste russe S. Troïtsky (cf. « Du sens des 9^e et 17^e canons du Concile de Chalcédoine » (en russe), *Journal du patriarcat de Moscou*, 2, 1961, p. 57-65 ; trad. des passages essentiels dans MAXIME DE SARDES, *Le patriarcat œcuménique dans l'Église orthodoxe*, Beauchesne, 1975, p. 223-232) selon laquelle ces canons ne concerneraient que les litiges entre clercs relevant des tribunaux civils. Maxime de Sardes a montré de façon convaincante que l'erreur de S. Troïtsky venait d'une mauvaise compréhension du terme *pragma* (qui peut désigner un litige ecclésiastique et pas simplement civil) et de raisonnements partiels et contestables (*ibid.*, p. 232-242).

¹⁵ J. MEYENDORFF, « Le Patriarcat œcuménique : une nécessité », *SOP*, n° 28, mai 1978, p. 6.

Pour une ecclésiologie eucharistique réellement inscrite dans la pratique ecclésiale

L'Église est appelée à exercer sa mission et à répondre aux questions profondes du monde qui l'environne non pas simplement par des prescriptions morales et par la diffusion d'une théologie scolaire largement coupée de la vie, mais par une interprétation actualisée de ses dogmes, qui s'appuie sur sa vie profonde, sacramentelle. Si l'ecclésiologie eucharistique peut, comme j'ai essayé de le montrer, être considérée à juste titre comme un véritable moteur et un ferment de la mission ecclésiale, une condition est néanmoins nécessaire pour que ce moteur puisse fonctionner avec l'aide de l'Esprit Saint : c'est que l'ecclésiologie eucharistique soit non seulement confessée et reçue dans le principe par les évêques et les clercs comme par l'ensemble du peuple de Dieu, mais réellement comprise et assimilée pour s'inscrire dans la pratique ecclésiale.

Ceci est loin encore d'être le cas pour de multiples raisons, surtout historiques, que nous ne pouvons aborder maintenant. Mais il est certain que, dans le siècle qui commence, le travail d'approfondissement ecclésiologique à accomplir au sein des instituts de théologie, des universités et des séminaires partout dans l'espace orthodoxe sera déterminant pour aviver la conscience ecclésiale des générations à venir et rendre la mission plus performante.

(Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)

Directeur de la publication : père Michel EVDOKIMOV

Rédaction et réalisation : Serge TCHÉKAN,

	Abonnement annuel	
	SOP mensuel	SOP + Suppléments
France + DOM	38,00 €	70,00 €
Europe + TOM	42,00 €	86,00 €
Autres pays	48,00 €	98,00 €

Commission paritaire : 1111 G 80948
ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

C.C.P.: 21 016 76 L Paris
Tarifs PAR AVION sur demande
